

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°79 – février-mars 2019

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

GESCHICHTE DER DEUTSCHEN LITERATUR

Nicht weit von Wackenroder steht Novalis, die zweite Jünglingsgestalt der Romantik, und neben ihm ihre reinste Erscheinung: in ihm ist das Geistige, soweit es auch in die Grenzgebiete der Seele vorgetrieben ist, klar und hell geblieben, und vor allem: es kehrt sich nirgends gegen sich selber. Novalis stieg in seiner Weltbetrachtung bis zu einem magischen Idealismus auf, aber er blieb trotzdem auf der Erde. Es wäre ein kleines, aus seinen Fragmenten und Anmerkungen, vor allem aus der Enzyklopädistik, seiner „Scientifischen Bibel“, schon die Grundbetrachtungen der modernen Naturwissenschaften herauszulesen – von der Angliederung der Zeit als vierter Dimension an die drei Raumdimensionen und den Betrachtungen über die Möglichkeit eines n-dimensionalen Raumes bis zu seiner Forderung: „Mehr Zahlen in der Physik!“, bis zu den Anmerkungen über das Licht als galvanische Aktion und den prachtvollen Sätzen über die magische Mathematik, die diesem Mystiker des Gefühls das eigentlich Wunderbare, das eigentliche Element des Magiers wird. „Aller Genuß ist musikalisch – mithin mathematisch“: mit dieser Formel, die wie ein Motto zum Wohltemperierten Klavier Bachs klingt, schlägt dieser fromme Liebende die Brücke zwischen Abstraktion und Kunst. Novalis besitzt als einziger noch die eigentlich unromantische Lebenseinheit, die die Energien des Fühlens wie des Denkens zusammenhält, und läßt sie sich auch durch keine Zeittheorien zerstören.

Der Dichter Novalis hat von dieser Einheit aus vor allem seine Verse geschaffen, und er allein von dem ganzen Jenaer Kreis hat mit ihnen den Weg zur Nation gefunden. In seinen „Geistlichen Liedern“ klang die Erinnerung an die Tage frommer Kindheit nach; so gingen sie in den Besitz des Volkes ein, leben noch heute in Vereichen, in die der Name ihres Dichters nie gedrungen ist. Mitten unter den unheiligen Geistern der Jenaer Romantik findet Novalis Klänge wie Paul Gerhardt oder Fleming:



Novalis (Friedrich von Hardenberg)
Stahlstich von Eduard Eichens. 1845

Paul Fechter, 1941



DOCUMENTS LITTÉRAIRES
ET TÉMOIGNAGES

*Les pressentiments
d'une métamorphose
de l'esprit humain*

par Roger GILBERT-LECOMTE et Arthur ADAMOY

Toute découverte de l'esprit depuis cent cinquante ans est implicitement contenue dans le premier Romantisme allemand. A cette époque un souffle nouveau passa sur l'Europe, qui entraîna tout ce qui depuis a pu s'opposer à l'ancienne conception classique du monde (en dépit des nombreuses réactions antiromantiques), le courant de la pensée vivante a toujours continué cette antique tradition qui allait, à travers l'antiquité et le moyen âge, des pré-platoniciens aux gnostiques, aux albigeois, aux alchimistes.

Les attaques contre le Romantisme portaient à faux, car ceux-là seuls le pressentent comme une suite de rêveries obscures qui sont incapables de saisir d'un seul coup d'œil sa grandeur systématique.

Le mouvement romantique allemand dépasse largement les cadres d'une renaissance de la poésie lyrique. Il est la condition d'un nouvel état d'esprit qui devait se refléter dans tous les domaines comme une véritable renaissance.

Il s'agit d'un retournement de valeurs beaucoup plus profond que celui qui caractérise l'époque dite de la « Renaissance ». Aussi bien c'est précisément contre tout ce qu'avait de restrictif et d'étriqué cette Renaissance que s'élève le Romantisme allemand.

Evidemment, tout ce qui est profond paraît obscur à certains tenants d'un esprit cartésien tellement étroit que clarté devient synonyme de limitation exagérée des possibilités de l'esprit.

D'ailleurs il est curieux de noter que les romantiques peuvent se réclamer de la tradition antique, même dite la plus classique. La mythologie ne se borne pas à des scènes de ménage entre Zeus et Héra ni à des chroniques scandaleuses. Elle regorge de monstres

horribles et prodigieux, à la fois hommes, bêtes et dieux, de suites orgiaques et de divinités implacables.

Le second *Faust* (est-il classique ? romantique ?) reflète ce monde de métamorphoses et de transfigurations.

Il faudrait d'abord définir ce qu'on entend par Romantisme. Dans son essence, le Romantisme est le sentiment de l'unité sortant triomphante de tous les déchirements inhérents au monde cruel de la multiplicité.

Depuis la Renaissance et les grandes découvertes, le XIX^e siècle a marqué la première étape de la connaissance de la nature conçue comme extérieure à l'homme : lois statistiques, mathématiques, etc. Parallèlement au développement de l'objectivité scientifique (esprit de connaissance extérieure qui ne fait que continuer la Renaissance) se passe un phénomène absolument nouveau, concomitant à l'agonie sociale des religions établies : le besoin d'un retour vers l'intérieur de l'homme et vers l'intérieur de tout, phénomène dont la première phase s'est appelée Romantisme et qui n'est encore aujourd'hui qu'à l'aube de son développement.

Ce qui reste à porter en faveur du Romantisme, c'est son caractère d'absolu renouvellement et la violence avec laquelle il surgit d'une part, d'autre part le fait que dans ses toutes premières expressions du Romantisme allemand, il contient tout l'essentiel de son message : découverte de l'inconscient, esprit syncrétique religieux, sens de la réhabilitation des rêves, de l'amour de la nuit, de la mort...

Nul plus que le poète romantique avec sa nostalgie, nul plus que ce soi-disant individualiste n'a déploré que la religion soit devenue affaire individuelle, petite propriété privée. Nul plus que lui ne regrette le temps des grandes fêtes cosmiques des cérémonies magiques, de l'enthousiasme religieux collectif.

Le poète romantique savait qu'il n'est pas de véritable *culture* dans une civilisation où sont morts les grands *cultes* publics. Tous les romantiques allemands rêvent d'une renaissance de la mythologie et de la magie.

Parti du subjectivisme absolu, le Romantisme allemand devait aboutir au monisme, à l'identité absolue de l'âme de l'homme et de l'âme du monde.

A travers toutes les richesses spirituelles et morales, à travers tous les états d'âme dont ils faisaient l'apologie : enthousiasme, extase, rêves de la nuit, délire, folie même, à travers tous ces instants que Hölderlin nommait « die schönen Stunden » les romantiques allemands ont toujours cherché l'unique voie qui mène à ce point de l'esprit où vérité et erreur, rêve et réalité, haut et bas, extérieur et intérieur se fondent en la vision extasiante [*sic*] de la

toute puissante Unité, lumière d'éternité qui transfigure la conscience humaine.

<>

Du Romantisme allemand, les premiers romantiques français n'avaient su emprunter que son aspect le plus extérieur, son atmosphère de sorcellerie du moyen âge, ses oripeaux, son bric-à-brac. Seul Gérard de Nerval dans *Aurélia* et ses sonnets a senti la profondeur et l'immensité des nouvelles zones spirituelles découvertes par l'Allemagne romantique.

Mais c'est dans le Symbolisme français que le Romantisme allemand a vraiment trouvé son fils spirituel. Nous ne voulons pas dire, loin de là, que les symbolistes font leurs toutes les préoccupations propres aux romantiques allemands, mais ils poursuivirent avec une acuité singulière les recherches sur l'origine et la fonction du verbe, sa fraternité profonde avec la musique, le rythme et toute l'alchimie verbale.

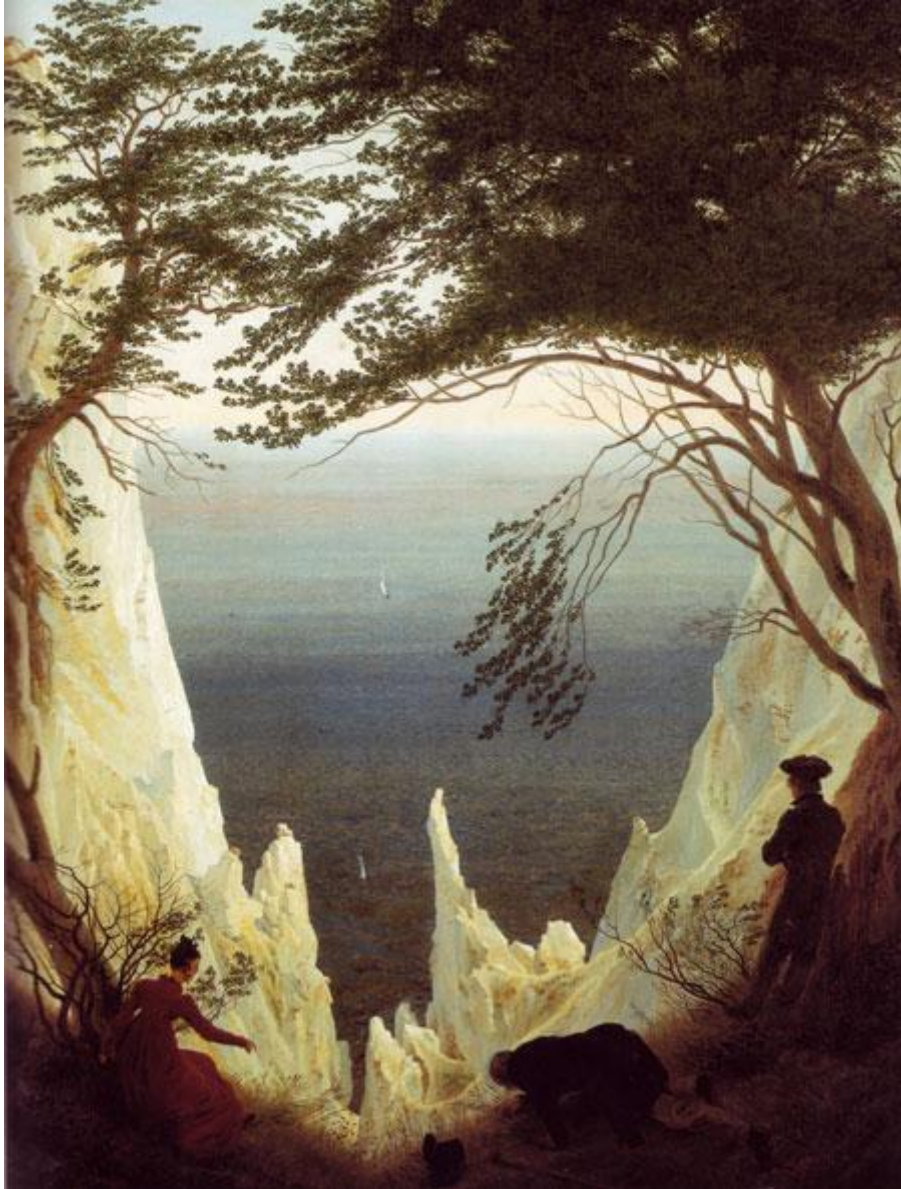
Avant Rimbaud, Novalis déclare : « L'homme entièrement conscient s'appelle le voyant. » Il parle même des méthodes de voyance, « des différents moyens de se rendre indépendant du monde des sens ». Et pour Novalis, comme pour tous les grands créateurs se pose avec une particulière rigueur l'instance morale de la sincérité qui fait d'une œuvre « l'empreinte exacte de l'âme ».

Les romantiques allemands ont été les premiers à tourner leur attention vers l'inconscient conçu comme l'ensemble des forces obscures universelles, aussi bien que vers l'inconscient personnel qui détermine les actes irrationnels, en apparence incompréhensibles, des hommes. Avant la psychanalyse – et plus profondément – ils avaient vu l'importance de la symbolique des rêves. Relisez Jean-Paul, relisez Novalis !

Mais peut-être le plus grand pressentiment des romantiques a été celui d'une renaissance religieuse en dehors et au-dessus des religions établies. Ils voulaient la naissance d'un véritable syncrétisme qui ne soit pas une construction arbitraire, un bric-à-brac (comme la théosophie), mais la *fusion réelle* dans le sens de l'Unité de toutes les religions antiques et modernes que d'ailleurs ils connaissaient bien imparfaitement, la redécouverte de l'unique et éternelle révélation à travers les traditions primitives retrouvées. On ne dira jamais assez que l'une des découvertes les plus décisives de notre époque est la connaissance approfondie du fait religieux à travers l'ethnographie primitive et l'histoire des religions.

Il convient de saluer dans les romantiques allemands « d'obscurs travailleurs » qui ont pressenti la synthèse de l'esprit humain malgré ses trébuchements et ses régressions momentanées.

La Synthèse où les sciences abstraites prendront racine dans l'humus le plus profond de l'inconscient, où la métaphysique descendra « de derrière les étoiles » pour s'incarner dans la chair même de l'esprit.



*En illustration de l'article,
Caspar David Friedrich, Les blanches falaises de Rügen, 1818.*

<>

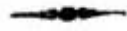
Précisons bien ce que nous disons. Le Romantisme allemand *a été, mais n'a été* qu'un grand *pressentiment*. Pour être objectif il faut reconnaître qu'il lui a manqué le sens des réalisations, de l'achèvement. Il est un merveilleux terrain de projets, d'ébauches. Ses poètes, beaucoup morts très jeunes, n'ont la plupart du temps

écrit que des fragments, des mélanges, pour reprendre les mots de Frédéric Schlegel sur les notes de Novalis : « des atomes de pensées ».

C'est en somme le défaut de tous ceux qui rêvent trop grand.

« Je suis occupé, écrit Novalis, à une tâche d'une très grande ampleur... Ce n'est rien de moins... qu'un essai d'une méthode de Bible universelle, l'introduction à une véritable Encyclopédie... ». Entre les ambitions et les œuvres des romantiques la distance est considérable.

Cependant, tel qu'il fut, le Romantisme allemand demeure un témoignage éclatant dont la grandeur dépasse encore largement toute l'époque moderne¹.



LA WARTBURG PAR LA COMTESSE IDA DE HAHN-HAHN

VELDECK.

Légende de S. Jean.

Le disciple que le Seigneur aima, qu'en mourant il légua à sa mère, avait écrit dans l'île de Patmos son livre de l'Apocalypse. Il avait confié au papier ce qu'il avait vu d'un œil enivré de délices, car son âme était si pure qu'elle reflétait le ciel. – Alors il partit pour la Grèce et alla d'un lieu à l'autre, prêchant la parole éternelle et répandant la semence de vie au nom de notre Père céleste. Plusieurs crurent en lui, et leur âme se tourna vers la parole de la croix.

Les philosophes virent cela d'un œil plein de jalousie. De leurs écoles, remplies autrefois, avaient déserté peu à peu tous leurs disciples pour se réunir aux leçons du saint docteur. – « Oh ! que ne sommes-nous débarrassés de cet étranger ! Il nous donne vraiment le coup de la mort ! » – Et pleins de malice, ils cherchent en secret à faire périr l'innocent. Ils l'invitent à une fête, et jettent du poison dans son vin. Il vient. – La fête se passe joyeusement ; il parle avec eux sans contrainte ; mais quand il aperçoit la coupe d'or, il pense au dernier repas qu'il a fait avec son maître ; il est absorbé dans un profond recueillement. – Une amère douleur lui perce l'âme. – Il

¹ « Les pressentiments d'une métamorphose de l'esprit humain », en date du 11 juillet 1942, font suite à l'article intitulé « Le Romantisme allemand » paru, dans la même revue *Comædia*, le 4 juillet 1942, cf. la *Lettre Novalis* n°78.

bénit en silence la coupe qui lui rappelle le souvenir du Sauveur. Alors du vin pourpré sort, en rampant un petit serpent. Il pose la coupe sur la table : « Vous ne retirez jamais grand profit du mal que vous voudrez me faire ; Dieu et sa force sont avec moi. »

Il sortit ému de l'assemblée. Un profond effroi saisit les philosophes.

ZWETZEN.

Légende de Saint Martin.

Dans les Gaules vivait un seigneur, honoré et respecté de tout le monde, et si doux, si bon que jamais sa compassion ne se reposait. Mais il ne pouvait se disposer à embrasser la foi chrétienne.

Entouré de nombreux serviteurs, monté sur un cheval blanc, il galopait un jour fièrement, couvert d'un manteau de pourpre. C'était l'hiver, il faisait froid. Un malheureux, tout nu, dit d'une voix suppliante : « Ô puissant chevalier, aie pitié de moi ; donne-moi de grâce un vêtement, que je me réchauffe ! » – « Voilà un liard, arrière, chien, » lui cria un valet. Le noble chevalier dit : « On ne fait rien avec rien. Il y a loin d'ici à la ville voisine, il lui faut un vêtement chaud. » – Il tire son épée, partage le manteau de pourpre en deux parties égales, en donne une au pauvre et continue son chemin avec l'autre.

Et lorsqu'il fut arrivé à l'hôtellerie, il se retira dans une chambre silencieuse et se coucha sur un lit de repos. Mais à peine ses paupières s'étaient-elles abaissées, qu'il vit dans un cercle de lumière le Seigneur enveloppé, comme l'avait été le pauvre, de la moitié du manteau. Une voix mélodieuse, comme celle des anges dans le Paradis, lui dit : « Ce que tu as fait pour le plus petit de mes frères, je le considère comme fait à moi-même. »

Et lorsque le chevalier s'éveilla, il fut enflammé de l'amour éternel. Il fut baptisé sous le nom de Martin, et devint évêque de Tours.

WALTER VON DER VOGELWEIDE.

Légende de Saint Georges.

Dans le pays de Cappadoce, Satan vit la fille du roi. Sa beauté l'émut fortement, il se hâta de l'enlever. Vers le même temps, S. Georges, le vaillant et infatigable chevalier parcourait la terre pour délivrer les hommes de l'oppression des méchants, pour briser les

chaînes de la tyrannie et sauver la pieuse innocence. Aux cris de détresse de la damoiselle, il accourt sur son cheval de bataille. Le diable, pressentant le terrible combat qu'il allait soutenir, change de forme, devient un hideux dragon, tel qu'aucun œil n'en avait jamais vu. Il cherche à enlacer le cheval et le cavalier. Mais S. George se défend vaillamment, son glaive étincelle ; il frappe l'horrible dragon, et la lutte se prolonge avec violence, tandis que la damoiselle adresse au Ciel une ardente prière d'angoisses.

Mais celui qui combat pour le bon droit, celui qui défend de sa lance la justice et la vérité, doit à la fin remporter une glorieuse victoire. Le diable lui-même doit succomber, fût-il le seul maître sur cette belle terre.

C'est ce qui arriva ; S. George vainquit le hideux dragon. Alors la damoiselle lui dit : « Mon sauveur, oh ! puissiez-vous devenir mon seigneur et mon maître ! » – Le chevalier répondit : « Fille de prince tu demandes une chose impossible. Je dois marcher à un combat éternel, car je suis soldat de mon Dieu ! – Puisse un bon ange veiller sur toi ! » –

Il part. – Elle reste. – « Il me fuit en emportant mon cœur ; » Et dans la profonde tristesse de son âme, elle se réfugie derrière les murs d'un couvent.

BITTERHOF.

Légende de Saint Antoine.

Antoine l'hermite [*sic*] était aveugle, infatigable néanmoins, il allait prêchant le peuple, quelque pénible que fût sa mission. Un méchant petit païen était son guide. Depuis longtemps, le saint mettait tous ses soins à l'instruire, mais l'enfant ne voulait pas embrasser la religion chrétienne ; il n'avait que des paroles de mépris pour les saints et pour Dieu. Son maître songeait aux moyens de le gagner à la foi.

Un jour l'enfant se dit : « Je voudrais bien voir ce que ferait un saint qui serait vraiment en colère ! – » Là-dessus il conduit le saint homme par un sentier sauvage, raboteux, à travers les chardons, les pierres et les épines, dans un défilé entouré de tous côtés de roches arides : « Voici la foule qui attend de toi, dans un religieux silence, la consolation et l'instruction, maître ! » – Antoine laisse parler son cœur, applique du baume sur chaque blessure, répand la paix dans chaque cœur, enseigne la foi pieuse, tarit par ses douces paroles les larmes de la souffrance, reportant au Seigneur tout l'honneur du bien qu'il fait.

Le méchant enfant avait peine à ne pas éclater de rire, en

voyant le succès de sa plaisanterie et le saint de croire ce qu'il lui avait dit. Mais quand, finissant de parler, celui-ci s'écria : « Je vous bénis au nom du Seigneur ! » toutes les pierres répondirent : « Amen. » – L'enfant tomba la face contre terre, le repentir lui brisa le cœur : « Pardonne-moi ! s'écria-t-il d'une voix suppliante, et si je dois mourir, sauve-moi ! » – « Pauvre enfant ! – Il n'y a de salut qu'en notre Seigneur Jésus-Christ. Si les hommes le renient, les pierres mêmes lui rendront témoignage. »



Maison-musée de Liszt, à Weimar.

OFTERDINGEN.

Légende de Sainte Marguerite.

Pleine d'humilité, Marguerite attend au fond d'un cachot sa dernière heure. Dès que le soleil saluera la terre, son œil se fermera à la lumière. Le martyr l'attend, elle s'y est préparée, et elle passe sa dernière nuit en prières.

Quelle que soit la pureté de la vierge, le diable espère encore. Il apparaît et lui dit : « Je te sauve, si tu te donnes à moi. – pourquoi souffrir demain le martyr, pourquoi permettre à tes bourreaux de se repaître de tes souffrances ! – Oh ! vis pour le plaisir et les

délices ! Tu es si jeune et si belle ! Une femme comme toi ne doit pas mourir, le monde entier s'ouvre devant elle. » – « Toute mon espérance est dans la mort, je vois déjà le paradis ouvert ; je chanterai, à l'ombre des palmes, des cantiques éternels, et je me reposerai dans le port du ciel. – Et toi, tentateur, éloigne-toi. »

Quoiqu'elle eût parlé d'une voix tranquille et grave, le courage de Satan ne fut pas abattu. Il espère réveiller en elle la crainte de la mort, et la vaincre par la terreur. Prenant donc la forme d'un dragon de feu, il vomit des flammes par la gueule ; l'enfer même ne doit pas être si ardent que ses yeux.

Cependant, l'âme pleine de Dieu, Marguerite s'approche de l'autel, saisit le crucifix et le présente au diable, qui se courbe et rampe devant lui. Alors elle pose, sans que le feu puisse l'atteindre, son pied délicat sur le monstre, qui se roule en mugissant, dans la poussière, ne trouvant pas de force pour résister : « Oh ! par pitié, laisse-moi. Tu es plus puissante que moi. » – Elle rit, et le diable s'enfuit.

« Chaque Chevalier, dit le landgrave, a chanté ce qu'il y a de plus sublime et de plus pur dans le monde ; chacun d'eux a dévoilé les liens secrets qui l'attachent à la vie, les sentiments qui le font chanter, combattre, aimer ; les pensées les plus intimes de son âme.

—

« Cependant celui de tous qui nous a conduits le plus sûrement dans ce monde de merveilles, il me serait difficile de le dire. – Ils se distinguent tous par des mérites divers. Les accords sommeillent dans nos âmes ; souvent profondément cachés et muets. Celui qui sait le mieux les réveiller à son gré est, à nos yeux, le véritable maître.

« Je crois que le combat devra continuer après la danse, quand les troubadours auront pris de nouvelles forces. » – « Pourquoi remettre à un autre temps, je suis tout décidé, dit Klingsor, en se tournant vers le land grave ; c'est Wolfram qui a remporté le prix. »

—

« Et moi, je le refuse ! – Maître Klingsor, voyez-vous, vous me connaissez mal. Pour que la couronne m'appartienne en toute justice, il faut qu'elle me soit décernée tout d'une voix. Si les âmes ne frémissent pas à mes accents, si elles ne se sentent pas transportées, ravies, dans un monde dont elles n'avaient même pas le pressentiment, – que m'importe que vous me décerniez la couronne ? –

« Je suis prêt à continuer le combat, tant que la voix ne me

manquera pas. Je suis prêt à lutter avec tous.» – « Vous faites preuve d'une fière et héroïque audace, dit Ofterdingen, rouge de colère ; mais je combattrai avec vous, je veux voir à qui de nous deux restera la palme !

« Qu'on m'ouvre aussi la lice, l'étoile de gloire m'appelle comme vous ; peut-être, après s'être longtemps balancée dans les airs, ne descendra-t-elle pas sur votre tête. – Celui qui vise au plus haut but, doit s'attendre à rencontrer des obstacles : personne sur la terre n'atteint sans peine à la célébrité. » –

Tous les autres chevaliers se taisent ; ils n'ont pas envie de continuer le combat ; ils sont prêts intérieurement à se courber devant les deux maîtres. – Le landgrave conduit la foule de ses hôtes à la joyeuse fête, à la danse, au gai festin, – belle fin digne d'un si beau jour !

12. *Brunehild.*

« Ofterdingen, Ofterdingen ! ne t'aurais-je pas compris ? Tes chants n'auraient-ils fait naître en moi que des illusions ? – Mon cœur aurait-il interprété selon ses vœux tes paroles ? – Ce que j'ose espérer tout bas, ne serait-ce, hélas ! qu'un songe ? –

« Hommes, combien j'envie votre indépendance ! – Vous n'avez pas besoin de cette contrainte qui fait le charme de la femme. Vous chantez votre amour et vos tristesses avec un pouvoir magique, qui guérit la blessure des cœurs.

« Et si le luth ne vous suffit pas, vous entrez avec orgueil dans la carrière de l'honneur, vous triomphez par le glaive comme vous avez triomphé par les chants, et vous allez déposer le prix glorieux de la victoire aux pieds de la femme que vous aimez.

« Ofterdingen, Ofterdingen ! Honneur de la chevalerie allemande, le Ciel ne m'a pas donné la force de chanter tes mérites éclatants ; mais les sentir puissamment, mais brûler des feux les plus ardents pour toi, le Ciel m'a donné assez de force pour cela. »

Les branches s'agitent, le bien-aimé est devant elle. Il est ému ; – ses lèvres se taisent mais son regard implore l'amour. Va-t-elle rester ou fuir ? Il tombe à genoux : « O ! Brunehild, sois à moi !... » –

A-t-il été tissu par la main des anges, a-t-il été formé d'un rayon du soleil, – le lien magique d'un ardent amour ? – La parole qui a fait marcher les mondes, a-t-elle aussi créé la loi qui, sur la terre, entraîne les âmes l'une vers l'autre ? –

Sa puissance est un secret impénétrable, enveloppé de

l'obscurité la plus profonde ; le pressentiment n'en trouve que la trace et voilà pourquoi l'amour aussi est entouré de ténèbres. – « Parle à mon frère, qu'il se réjouisse de notre amour, qu'il donne sa bénédiction à notre heureuse union – et je suis à toi ! »

– « Si je sors vainqueur du combat, c'est ce que je ferai sur l'heure ; mais un malheureux vaincu ne manifestera pas de si hautes prétentions ; je veux pouvoir me présenter fièrement pour lui enlever son trésor ; je veux qu'il me donne sa sœur, fier aussi de ce que je sois son chevalier.

« Mais si je ne triomphe pas, je n'ai plus qu'à fuir – hélas ! – qu'à emporter ta douce image jusqu'à l'extrémité de la terre. Mendier, jeune fille, je ne le puis ! » –

« Mais je le puis, moi, Brunehild ! Partout où tu porteras tes pas errants, par pitié, Ofterdingen, emmène-moi avec toi ! –

« Hélas ! à peine je t'ai trouvé, à peine ton regard brille d'amour pour moi, et peut-être dans quelles heures le capricieux bonheur s'éloignera de moi. Et alors dois-je froidement oublier ce que ton amour m'a offert ? – Non, j'ai bu à la coupe des délices, – la mort seule peut nous séparer ! » –

Et les yeux baignés de larmes brûlantes, elle se jette aux bras du troubadour, et dans ces transports, il y a un avant-goût des joies du ciel ! – Les branches s'agitent de nouveau, un homme à la haute stature s'approche, son visage est sombre : il s'adresse à Brunehild ;

Et attachant sur Ofterdingen son fier regard, il lui demande : « Est-ce ainsi que vous engagez la sœur à quitter la main de son frère ? – Il vous convenait vraiment de la demander en véritable chevalier. – Jamais maintenant je ne vous l'accorderai, fussiez-vous l'égal d'un roi. » –

« Cet affront qui vient de sortir de votre bouche sera lavé dans votre sang. » – « Demain, à l'heure qu'il vous plaira, je serai prêt à vous répondre. » – Et Brunehild, entraînée par son frère, envoie un salut d'adieu à Henri, qui croit sentir la terre vaciller sous ses pieds.

[À suivre]

Andreas von Hardenberg.

LE ROMANTISME ALLEMAND D'APRÈS GUERRE

dans l'œuvre de LEOPOLD ZIEGLER

3. - *La vocation intuitive et mystique de l'âme allemande.*

Dans son *Saint-Empire des Allemands* (II, p. 67 et suiv.), ce penseur expose que l'intelligence et l'instinct ne sont pas nos deux seules facultés de relation. Il est, dit-il, un troisième œil que la Vie porte au milieu du front : l'organe de l'illumination (*Erleuchtung*). La spéculation philosophique l'a nommé selon les temps : *intuitus gnosticus*, *intelligentia simplex*, *visio intellectualis*, *scientia intuitiva*, *intellectus agens*, *nous poieticos*, *intellectus archetypus*, M. Ziegler emploie d'ordinaire ce dernier terme d'intelligence *archétype* (ou plus brièvement l'archétype), l'intelligence de ces Types qui résideraient dans un Au-delà non-intelligible, des idées platoniciennes. Je dirai le plus souvent : intelligence intuitive ou intuition, cette dernière désignation nous étant plus familière en France.

M. Ziegler regarde le Subconscient comme l'organe principal de l'intuition. Parti de Hartmann, philosophe de l'Inconscient, il accepte les interprétations plus récentes de Freud en ce domaine, encore si mal connu. Le Subconscient humain serait rempli d'hérités souvent bien fâcheuses au point de vue moral et proposant aux facultés conscientes d'étranges et *nocturnes* inspirations. Il renferme en effet le résidu de tout le passé de l'individu et de l'espèce, un passé que Freud nous apprend à voir trop souvent atroce, odieux, incestueux : ceci est *l'arché*, le passé antique, l'un des aspects du Subconscient. Mais on y trouverait, en outre le Typos, le Type de l'espèce qui entend bien persévérer dans l'être et se soumettre la vie, loin de la servir simplement comme le fait l'intelligence claire (ou l'intelligence ektypique comme l'écrit volontiers M. Ziegler) : le Type qui se résout en Forces évolutives inconnues de nous. – On voit que le Platonisme mystique reste à la source de telles vues.

Oui, outre ce trésor mélangé des hérités acquises, que chaque individu peut accroître au moyen de son intelligence vulgaire, le Subconscient Archétype, à double face, renfermerait en outre une *science primordiale* (*Urwissen*), une science *sui generis*, originelle, de nature *préconsciente*, qui ne saurait accepter de servir la Vie mais, tout au contraire sait se faire servir par elle. Et tout ceci demeure assez

« naturiste » : ce n'est plus ni la raison-expérience, ni la bonté qui sont présentées comme naturelles, mais du moins, une sorte de Surraison originelle, une intuition qui peut-être existe en effet, mais sur laquelle il est prudent de ne point s'appesantir aussi longtemps qu'à son égard nous n'en saurons point davantage : une allégorie tout au plus ou une parabole dans l'état présent du savoir. Mêlée dans le Subconscient aux suspects résidus de l'évolution mentale et sociale, elle est par M. Ziegler comparée à ces paillettes d'or qui se trouvent mêlées à la boue dans le limon de certains fleuves (en particulier dans celui du *Vater Rhein*). De cet aspect si précieux du Subconscient, achève-t-il, il n'est point permis de parler avec le mélange de désapprobation et de honte qui s'attache à tout ce qui est primitif en notre espèce. Là, on sent poindre tout au contraire *un savoir de la vie qui inspire le respect*, un savoir d'une origine et d'une dignité *métabiotique* (par analogie avec le mot métaphysique).

Un tel savoir se dérobera toujours à l'intelligence claire qui n'est, elle, qu'un instrument au service de la vie (tout ceci enseigné par Schopenhauer et Hartmann). A cette intelligence-là, il faut clarté absolue pour agir : elle se refuse donc à sanctionner simultanément des contradictoires et elle a construit sa logique en conséquence. Pourtant la validité d'une telle logique cesserait déjà dans le domaine de l'instinct qui se place, à mi-chemin entre les deux intelligences, archétype et ektype : intuitif et sympathique comme la première (?); vitalement utilitaire et pragmatique, comme la seconde ; il aurait une logique, encore mal explorée, des instincts, sur laquelle les travaux de Müller-Freienfels² ont jeté quelque lumière. Mais il y a plus sûrement encore, une logique de l'intuition, de l'Archétype, et elle est même connue dans ses principes essentiels depuis Freud : c'est celle du songe, du mythe, de la folie parfois (celle du sentiment et du romantisme sentimental, ajouterai-je).

Or, M. Ziegler professe que l'Allemand est un citoyen-né de ce monde archétypique, si fermé à la plupart des hommes. C'est ce que beaucoup de ses compatriotes expriment autrement : en parlant des besoins métaphysiques de l'âme allemande. Preuve en soit, dit-il, l'image du monde que la philosophie allemande, vers l'an 1800, sut tirer du torrent subliminal des images indisciplinées, par la force magique de sa Dialectique métalogue. A ce moment, l'homme allemand plonge une fois de plus au-dessous de lui-même, engage

² [Le philosophe et psychologue Richard Müller-Freienfels (1882-1949).]

l'œil de Wotan et regarde, ensorcelé, dans la fontaine de Mimir³. – Allusion à des légendes germaniques primitives. – De même que l'homme indien, il se sent chez lui dans le monde de l'intuition et du type. Il y a plus de cent ans, remarque encore M. Ziegler, que Fichte, le moins souple, mais, en revanche, le plus monumental des penseurs de son temps, appliquait à ses compatriotes, pendant la crise qui suivit la débâcle d'Iéna, le nom de peuple *primordial* (*Urvolk*). Nous sommes bien cela, confirme notre philosophe, mais dans un autre sens que celui où s'arrêtait Fichte : non pour avoir rejeté la langue de Rome, mais parce que les meilleurs, les plus choisis d'entre nous ne se sont point reposés avant d'avoir mesuré et renouvelé leur conception du monde à la Science primordiale (*Urwissen*) de l'intellect archétype ou intuitif. Leur valeur personnelle, et en général, le rang historique d'un Allemand se mesure par le degré de sa participation à cet *Urwissen*, et, pour parler platoniquement, ou, presque plus encore, gotamidiement [*sic*], à sa faculté de *se souvenir*. – Ce qui est caractéristique de la mentalité romantique et rappelle le primitivisme esthétique d'un Herder.

« Tout ce qu'on a blâmé ou loué chez les Allemands vient de là, insiste cependant notre penseur dans son *Saint Empire* » (II. p. 123 et suiv.) : et aussi tout ce qui nous fait impénétrables pour les autres. Quand nous parlons de la nostalgie allemande vers la renaissance de l'antiquité grecque, nous accomplissons en réalité une projection sur le plan de l'histoire de ce qui, en soi et pour soi, défie toute réalisation historique. Quand nous parlons de nostalgie allemande vers le Sud, nous faisons, géographiquement cette fois, une autre projection de ce qui, au vrai, ne saurait se lier à aucun lieu ni à aucun peuple, à aucune zone ni à aucun climat. Quand nous parlons de la vénération allemande pour le gigantesque Orient, Babylone, Assur, Iran, Inde, Chine, c'est là une projection sur l'Exotisme d'un problème qui se solutionne aussi peu en territoire étranger que dans les limites de la patrie. Ces divers penchants, si mal compris, qui sont ceux de l'âme allemande, se résolvent dans le vœu, jamais tout à fait réalisable, d'appartenir à un monde ignoré dont les caractères se distinguent confusément dans le crépuscule d'une demi-lueur *mythique* (et mystique). Les grands Allemands de tous les temps et de toutes les souches sont, à leur manière, *les citoyens de ce monde désiré de l'Archétype* : Charlemagne ainsi qu'Otton le Grand, Nicolas de Cues et Jacob Bœhme, Hölderlin, Hegel et Nietzsche. De leur essentiel effort vers la participation d'une

³ [Mimirbrunn, la source de Mimir, qui sourd de l'une des racines d'Yggdrasil et dispense la sagesse, cf. R.I. Page, *Mythes nordiques*, Le Seuil, 1993.]

science primitive archétypique, tous ont fait une sorte de projection sur une donnée historique ou rationnelle, réelle ou fictive quelconque, et ils ont ainsi déterminé, pour un temps, la destinée allemande ».

Nietzsche qui a tenté et réussi cette projection pour sa part en a fort bien vu dans le passé les diverses tentatives. Qu'on relise plutôt l'aphorisme 415 de sa *Volonté de puissance* dont voici quelques traits : « La philosophie allemande est la sorte la plus pénétrante de *romantisme et de nostalgie qui fut jamais*. L'Allemand cherche partout sa patrie et croit la trouver en ce temps dans le monde grec ». C'est l'hellénisme romantique des Goethe, des Schiller et des Schlegel. « Dans cette sphère philosophique, poursuit Nietzsche, on se délivre du stupide mécanisme des sciences modernes de la nature, de la populacerie [*sic*] de l'Allemagne du Nord et de son chef Luther, l'homme le plus antispirituel qui fut jamais. En ce sens, la philosophie allemande est *Contre-réforme* ». Oui, certes, confirmerai-je ici, car en dépit des illusions du siècle romantique français sur ce point, la mystique naturiste et rousseauiste, l'une des sources de la métaphysique d'outre-Rhin, loin de procéder de la Réforme, est psychologiquement Contre-Réforme en effet, puisqu'elle est assertion plus ou moins franche de la bonté naturelle là où la Réforme exagérait, à l'inverse, la native perversité humaine.

« La philosophie allemande, achève cependant Nietzsche, approuvé par M. Ziegler est, à proprement parler, Renaissance, ou du moins volonté de Renaissance, à la condition d'aller *jusqu'au fond de l'antiquité* chercher ce qui doit *renaître* » et de revenir aux présocratiques, Héraclite, Parménide, Empédocle, etc. Là réside tout l'espoir de l'Allemagne future ! » Docile aux suggestions de son maître en romantisme rajeuni, M. Ziegler a pratiqué les présocratiques avec vénération et il est même remonté plus haut encore dans le passé religieux de l'humanité, nous le verrons, pour y chercher les très romantiques et très intéressants éléments d'une Renaissance tout à fait primitiviste.

[À suivre]

A handwritten signature in cursive script, reading "Louis von Hardenberg". The ink is dark and the handwriting is fluid and somewhat slanted to the right.

Donne-moi un signe favorable

Je t'aime de tout mon cœur; mes infirmités, tu les vois en moi. Douce Mère, laisse-toi attendrir. Donne-moi un signe favorable. Tout mon être repose en toi, ne viens près de moi qu'un instant.

Souvent, quand je rêvais, je te voyais si belle, si intérieure; le petit Dieu, sur tes bras, avait pitié de son compagnon de jeu –; mais toi, tu levais ton fier regard, et tu t'en retournais au sein de la profonde splendeur des nuages.

Pauvre de moi, que t'ai-je donc fait? Je te prie encore avec ardeur. Tes saintes chapelles ne sont-elles pas les reposoirs de ma vie? Reine bénie, prends ce cœur avec cette vie. Tu sais, Reine bien-aimée, que je suis tout entier à toi. N'ai-je pas été depuis de longues années favorisé en secret de tes grâces? Alors que j'avais à peine conscience de moi-même, je me nourrissais déjà du lait de ton sein bienheureux.

Tu t'es tenue près de moi un nombre incalculable de fois, je te regardais avec une joie enfantine; ton petit enfant me donnait ses mains, pour être sûr de me retrouver. Tu souriais, pleine de tendresse, et tu m'embrassais; ô Douceur céleste!

Aujourd'hui cette terre bienheureuse est loin, la tristesse s'est depuis longtemps emparée de moi, j'ai erré de-ci de-là, affligé; me suis-je donc égaré si complètement? Je touche le bord de ta robe avec une confiance d'enfant, réveille-moi de ce sombre rêve.

S'il faut être un enfant pour voir ton visage et pour avoir confiance dans ton secours, ah! brise donc les liens de l'âge et fais de moi ton enfant. L'amour enfantin et la fidélité enfantine, je les ai depuis cet âge d'or toujours gardés en moi.

Novalis,
Cantiques à Marie

Michaël Lonsdale, *Belle et douce Marie*, Éditions Philippe Rey, 2017. (Traduction d'Albert Garreau, reproduite in *Les Plus beaux Textes sur la Vierge-Marie*, Paris, La Colombe, 1946.)

NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1^{er} octobre 1837.

SOMMAIRE

Documents littéraires et témoignages

- Roger Gilbert-Lecomte et Arthur Adamov, « Les pressentiments d'une métamorphose de l'esprit humain », *Comædia*, 11 juillet 1942.
- *La Wartbourg* (suite), par la comtesse Ida de Hahn-Hahn, *Revue germanique*, novembre 1936.
- Ernest Seillière, « Le romantisme allemand d'après guerre dans l'œuvre de Leopold Ziegler » (suite), *Revue germanique*, 1905.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2019